

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 23

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On crie sans cesse au gaspillage de la fortune publique ; on trouve que les employés de l'administration sont beaucoup trop payés ; qu'il y a des sinécures et qu'il faudrait faire une superbe razzia de tous les gratte-papier du château, des préfets, des receveurs, de tout ce qui émarge, voire même de nos députés.

Eh bien, avant de prendre cette mesure énergique, regardons un peu ce qui se passe en Espagne et vous nous direz s'il n'y a pas là de quoi tranquilliser toutes les consciences qui visitent mensuellement la caisse du Receveur et font prospérer le café Bize.

Il existe en Espagne, dit le *Temps*, un usage que la mobilité de la politique a élevé à la hauteur d'une institution nationale : la *cessantia*. Tout ministre qui arrive au pouvoir amène avec lui une armée de fonctionnaires de tout genre, devant lesquels se retirent les serviteurs du régime précédent. Ceux-ci passent alors dans la catégorie des *cessantes*, c'est-à-dire qu'ils gardent leur titre, une partie de leurs appointements et l'espérance de reprendre leur place à la prochaine révolution. Il y a donc pour chaque emploi au moins deux titulaires, et celui qui est en fonction peut être comparé à la sentinelle qui attend le moment d'être relevée. Souvent le plus malheureux est celui qui exerce la fonction, et l'on a vu des *cessantes*, qui, lorsque leurs amis revenaient au pouvoir, refusaient de changer de position.

Le *cessante*, en effet, n'a rien à envier au titulaire que ses appointements, mais il touche lui-même un traitement, et souvent il est payé avec plus d'exactitude que le titulaire ; il a d'ailleurs sur celui-ci l'avantage de n'avoir pas à craindre une nouvelle disgrâce. Tandis que le titulaire se sent entouré d'ennemis, surveillé par ses compétiteurs, le *cessante* vit tranquille, unissant la popularité du martyr à la sécurité d'un fonctionnaire inamovible.

Comme d'ailleurs il faut aider un peu la Providence pour qu'elle ne vous oublie pas, chacun de ces mendiants d'un nouveau genre se double d'un espion. On se fait valoir, et l'on calomnie celui que l'on veut supplanter. Encore si ce triste spectacle se renfermait dans les antichambres des ministres ! Mais le mal est que peu à peu la contagion s'étend aux provinces et envahit la nation entière. Il n'est pas aujourd'hui de village si reculé qu'il n'y ait pour chaque fonction au moins trois titulaires en présence, celui qui l'a occupée, celui qui l'exerce et celui qui l'attend. De là chez tous une égale ardeur de dénigrement, un échange perpétuel de mauvais procédés et de dénonciations. Les affaires publiques préoccupent tout le monde, mais on ne les voit plus que par leur plus petit côté, par celui qui touche aux intérêts privés. Le fonctionnaire finit par n'avoir pas d'autre opinion que celle de garder sa place ; il sert tour à tour Isabelle, Amédée, Castelar, Serrano, Alphonse XII ; il servirait au besoin don Carlos. Celui qui veut au contraire ou une place ou de l'avancement, tantôt s'attache à ne rien dire, à ne rien faire qui puisse le compromettre, à n'être rien pour rester possible ; tantôt se jette successivement dans tous les partis avec une ardeur sans mesure, et recueille, à chaque commotion nouvelle, les fruits de son imprudence.

Le cosaque de Zurich.

Pendant la guerre entre les Autrichiens et les Français en Suisse, en 1799, il y avait un corps de troupes russes, sous le commandement du général Korzakof, attaché aux Autrichiens commandés par l'archiduc Charles. Il y avait ainsi avant la bataille de Zurich garnison autrichienne et russe dans cette ville.

Or, un jour un Cossaque entra dans une pharmacie, et, avec la gentillesse que l'on connaît à ces guerriers de l'Ukraine, il demanda quelque chose à boire. Le pharmacien,

touché des manières gracieuses de cet homme, prit un flacon un peu haut placé et versa au soldat un petit verre d'une liqueur que celui-ci avala d'un trait, en se retirant ensuite avec des remerciements très polis.

Le pharmacien, qui avait été occupé et pressé, remarqua avec terreur, en replaçant le flacon, qu'au lieu d'une eau-de-vie, il avait versé un verre d'eau forte, et tout épouvanté de cette découverte, il courut à la porte, pour voir si le Cossaque n'était pas déjà tombé raide mort dans la rue. Mais à son plus grand ébahissement, il vit que ce brave s'en allait gaiement et sans trébucher.

Quel ne fut pas l'étonnement de notre pharmacien de voir ce Cossaque, le lendemain, arriver encore et faire son salamalek pour un petit verre ; mais cette fois il lui versa de l'eau-de-vie et non de l'eau forte et il remarqua que l'Ukrainien ne l'avalait pas avec cette jouissance de la veille. Plus tard, le pharmacien ne vit plus ce militaire.

Pendant mon séjour en Russie, je racontai un jour cette histoire à un médecin russe, ou plutôt un médecin allemand qui avait fait des campagnes avec les Russes comme chirurgien major.

Cet Esculape, homme très instruit, me répondit : « cette affaire est étonnante, mais pas impossible.

» Et d'abord l'eau forte, comme tous les spiritueux, est sujette à s'évaporer et à perdre ainsi la majeure partie de sa force, et Dieu sait depuis combien de temps ce flacon était déjà, plus ou bien bouché dans cette pharmacie ; enfin on sait que les Cosaques et les soldats russes ont l'estomac et le gosier toujours bien tapissés de graisse qui neutralise l'action d'un breuvage corrosif ; enfin, qui vous garantit que ce Cossaque n'est pas mort déjà le lendemain à l'hôpital ou ailleurs.

» Vous voyez donc, dit-il, que l'on peut rigoureusement admettre la possibilité qu'un Cossaque ne meurt pas immédiatement pour avoir avalé un petit verre d'eau forte. » Oyez et croyez, mais n'essayez pas !

Les Cosaques, bien que passablement amoureux de l'eau-de-vie, ne sont en général pas aussi Cosaques que les Russes, ayant une origine et des mœurs à part. Ils savent pourtant boire aussi du vin et leurs officiers ne refusent pas le champagne.

À la guerre, les Cosaques savent voler aussi bien que les Prussiens, mais ils le font avec plus de grâce. Ils ne sont pas riches chez eux en Ukraine ou près du Don : une cabane faite de branches recouvertes de terre glaise, un peu de champ et une cavale, voilà à peu près tout ce que chacun possède ; mais le long du Dnièpre et du Don, ils se nourrissent beaucoup de poissons. Leurs chevaux élevés dans les steppes sont petits et à long poil, on dirait des chevreaux de bure, que leurs femmes montent à califourchon, sans même songer que cette position puisse leur causer le mal que nos dames paraissent redouter.

Les Cosaques chantent bien, et il y en a beaucoup qui sont attachés à des chœurs ou chapelles d'église russe — poitrines méridionales : poitrines sonores.

Plus d'une fois le gouvernement russe a essayé d'employer les Cosaques à garder les frontières pour surveiller la contrebande, il a dû se convaincre chaque fois que c'était mettre le loup dans la bergerie. (Journal de Fribourg.)

Cilia dâo molârè et ellia dâi dou vegnolans.

Lo molârè. — Lo premi iadzo que 'na brava fenna dè Paudex ve passâ on vélocipède, le sè mette à recaffâ et le criâ s'n'hommo qu'einvouâvè dâi passés derrâi la maïson :

— François ! François ! que lài fâ, vins vito vairè on molârè que tracè avau lo tsemin su sa màola !

Lé dou vegnolans. — Dou vegnolans dè pè Lavaux n'étiot pas foo po allâ âo prédzo, mâ lào fennès